

« Naïm Kattan, Pierre Gélinas, Francis Malka »

Jean-François Crépeau

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 142, 2011, p. 24-25.

☆☆☆☆ 1/2

Naïm Kattan, *Le long retour*, Montréal, HHM, coll. « AmÉrica », 2011, 300 p., 24,95 $.

Thérapie chez les **Schwartz**

Immigrer dans son propre pays ou sa ville n'est pas chose rare. Pensons aux correspondants des médias qui s'expatrient et reviennent imprégnés d'une autre culture. Entre-temps, leur cité a changé de mille façons. Qu'en est-il alors si vous avez été éloigné de chez vous durant trente ans et que vous y revenez en catastrophe ?

C'est là la toile de fond du roman de Naïm Kattan, *Le long retour*. En effet, Léo, un architecte dans la mi-cinquantaine, revient à Montréal lors du décès d'Aaron Schwartz, son père. Cet événement hâte une décision sans cesse reportée, car plus rien ne retient Léo en Argentine où il s'est installé après ses études.

NAÏM KATTAN

Quitter les siens

Au fil des premiers chapitres, l'auteur lève le voile sur divers aspects de l'existence argentine du héros. Cela ressemble à une dérive personnelle et professionnelle que seul un séisme amoureux a perturbée. Nous comprenons aussi que Léo a quitté Montréal pour s'éloigner de sa famille, surtout de son père Aaron qui a nourri de grands espoirs à son endroit.

Léo retrouve les siens réunis autour de sa mère. Il y a Zelda dont l'époux est décédé et qui prend son rôle d'aînée très au sérieux. Il y a Ruth, mariée à un avocat canadien-français très impliqué au sein du Parti québécois. Il y a Berthe, épouse d'un scientifique et grand séducteur. Enfin, il y a Maxime, son jeune frère qu'il a peu connu avant son départ.

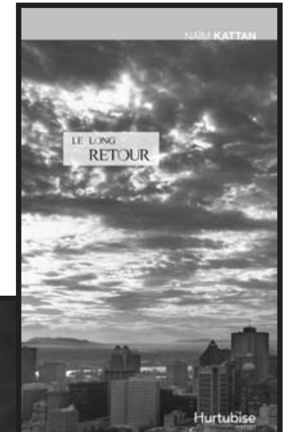
Après les funérailles célébrées selon la tradition juive, Léo se hâte de trouver un logement afin de demeurer en dehors du giron familial, composant néanmoins avec les attentes de ses sœurs et de son frère qui veulent combler trente ans d'absence.

L'avenir

Au plan professionnel, il se lance dans un projet d'envergure : disperser sur l'île de Montréal des bâtiments écologiques. Il se réapproprie d'abord le territoire en photographiant les propriétés qui lui semblent le mieux représenter l'évolution de l'architecture métropolitaine. Ensuite, il pourra développer un concept global, incorporant maisons et édifices en harmonie avec un idéal environnemental.

Du côté de la famille, Léo visite les siens à tour de rôle. Pour chacun d'entre eux, les premières rencontres sont autant d'occasions de faire un bilan sommaire des années passées à l'étranger. Léo n'aime pas « l'inquisition » de sa vie privée, mais il se révèle petit à petit.

Ses confidences nourrissent sa propre réflexion et l'amènent à distinguer son passé et son retour au bercail. C'est là un « long retour » dont la rencontre de Julia Garcia, une pianiste qui habite le même immeuble que lui, marque la fin. Commence alors une nouvelle façon de vivre ses rapports avec les siens, cette Québécoise, dont le père est d'origine espagnole et la mère « de Georgeville, dans les Cantons-de-l'Est », lui faisant oublier le ressentiment qu'il éprouve à l'égard d'un amour passé et accompagnant sa réintégration dans la famille Schwartz.



Une œuvre de maturité

Naïm Kattan a construit une trame narrative qui se love autour du héros de l'histoire, Léo Schwartz, jusqu'à ce qu'il en vienne à assumer son existence par lui-même. Le romancier a brossé une fresque intimiste d'une vie familiale juive sur laquelle le père a régné en maître, beaucoup moins absolu que tous ne l'ont cru. L'arrivée de Julia sera le signe d'une vie nouvelle. *Le long retour* possède les qualités d'un très bon roman, tant sur le plan de sa trame que de la façon de mener et d'écrire le récit. Une telle maturité d'écriture s'appuie sur une longue et riche expérience, des qualités que possède Naïm Kattan hors de tout doute.

☆☆☆ 1/2

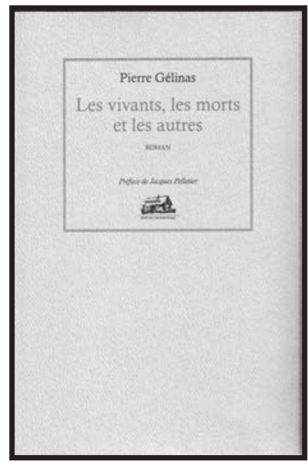
Pierre Gélinas, *Les vivants, les morts et les autres*, préface de Jacques Pelletier, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Œuvres complètes de Pierre Gélinas », 2010, 324 p., 32,95 $.

Fragments d'une **révolution** tranquille

Les vivants, les morts et les autres paraît en 1959 au Cercle du livre de France, et Pierre Gélinas reçoit le Prix littéraire du premier roman. Longtemps oubliée, cette œuvre annonce la révolution québécoise des années soixante et « s'avère tout compte fait un remarquable roman d'apprentissage social, un des très rares que compte notre littérature romanesque », comme l'écrit Jacques Pelletier en introduction.

En effet, la vie de Maurice Tremblay que raconte le roman se confond avec des événements marquants des années cinquante qui mettent en relief le ras-le-bol de jeunes gens cherchant à se libérer de la tutelle des grandes sociétés d'affaires et du duplessisme politique. C'est autour de réelles revendications que gravite le récit : celles des bûcherons à la merci des propriétaires des droits de coupe, des travailleurs de l'industrie du textile, des employés





de Dupuis Frères, des citoyens qu'on prive de voir jouer Maurice Richard… Parallèlement à ces droits bafoués, il y a l'apprentissage du syndicalisme, l'entrée en scène du socialisme et l'influence de la bourgeoisie canadienne-française sur la société québécoise.

Archétypes familiaux

Maurice Tremblay est issu d'une famille qui a réussi en affaires et dont il s'est mis en marge pour servir les gagne-petit ; le décès de son père accentue d'ailleurs le clivage entre ses frères et lui. La trame du récit gravite autour de ses actions menées en faveur de la classe laborieuse. C'est entre autres le cas des Lussier, archétype d'une famille urbaine et ouvrière de l'époque, sur laquelle règne une mère conservatrice et dont le père est écrasé par sa propre impuissance, allant jusqu'à se claquemurer dans un mutisme absolu.

Réjeanne, la fille des Lussier, devient la figure de proue du genre de contestation que craignent ses parents. La jeune femme mène son action syndicale jusqu'au désaveu des siens, car elle rêve de la société édénique promise par les socialistes qu'elle fréquente.

Syndicalisme militant

En accompagnant Maurice Tremblay dans des meetings syndicaux et politiques, nous observons l'évolution de sa pensée et de son action parallèlement à celle des centaines de modestes travailleurs.

Pierre Gélinas est un fin observateur et ses personnages, généralement plus grands que nature, représentent le meilleur et le pire d'une autre époque. On sourira du discours de certains d'entre eux, car de la plume de Gélinas jaillit une écriture surannée, loin du langage imaginé par Michel Tremblay, par exemple.

Je crois que Jacques Pelletier a raison de dire que « grâce à la lecture et au travail de mémoire qu'elle appelle et stimule, l'œuvre [de Gélinas] permet ainsi d'opérer un lien vivant et dynamique entre hier et maintenant, incitant à renouer les fils d'une histoire sans fin, toujours à recommencer ».

☆☆ 1/2

Francis Malka, *La noyade du marchand de parapluies*, Montréal, Hurtubise, coll. « AmÉrika », 2010, 272 p., 22,95 $.

La fable du **cordonnier**

Longtemps, les fables de Lafontaine ont nourri mon imaginaire et leurs leçons m'ont enseigné plus que les prônes du dimanche. Bien que les fabulistes soient rares aujourd'hui, Francis Malka a tout de même écrit un roman entre le conte et la fable, historique et truculent.

Nous voilà à Arles où vit le narrateur, un cordonnier sous la protection du comte des Porcelets. Un matin de beau temps, il y croise un vendeur de parapluies et trouve inutile de s'encombrer de cet objet. Les jours suivants, il pleut des cordes, si bien qu'il achète un pébroc du marchand qui lui remet aussi un cahier devant changer son destin. Il ouvre le cahier onze jours plus tard comme on le lui a ordonné ; il y trouve « dix pages qui ne comportaient chacune que quelques lignes. Le tout racontait avec une exactitude déconcertante tous les événements [qu'il] avai [t] vécus pendant les dix jours ».

Cherchant à connaître le mode d'emploi du livre, il fait pleuvoir sur la région en proie à la sécheresse. Hélas ! sa bonne action tourne en une inondation dévastatrice.

Le soleil revenu, le cordonnier accepte de travailler pour un autre que son protecteur, ce qui fâche ce dernier qui l'expulse de la ville. Commence alors une pérégrination à travers l'Europe du XIe siècle durant laquelle il exerce mille métiers et continue à expérimenter les pouvoirs surnaturels que le livre lui confère.

Devenu un riche marchand sans âge, il préfère utiliser ses pouvoirs pour le bien des autres. Un jour, à Pise en Italie, l'archevêque de la ville n'est pas heureux de sa générosité qui lui porte ombrage. Il s'approprie alors le livre, mais constate qu'il ne peut pas s'en servir, son seul maître étant l'ancien cordonnier.



Pendant des siècles, le héros s'interdit d'entretenir un lien amoureux, craignant que sa compagne ne soit pas à la merci du livre. Cela survient pourtant : à Vienne, il rencontre une dame d'honneur de l'archiduchesse Isabella. Sophie espère accéder à la noblesse et préfère que leur liaison demeure secrète. Encore ici, le romancier met l'Histoire au service de son œuvre. Son héros déploie mille stratagèmes pour rapprocher Sophie et le prince Franz Ferdinand jusqu'à ce que cela réussisse. Hélas ! le cordonnier aime toujours Sophie et, tourmenté, il se sert de ses pouvoirs pour faire mourir les amants.


FRANCIS MALKA

Toute bonne chose ayant une fin, le héros liquide les biens accumulés au fil des siècles, ce qui occasionne le krach boursier de 1929, rien de moins. Puis, il retourne à Arles où il devient marchand de parapluies.

Je crois que *La noyade du marchand de parapluies* est bien une fable puisque chaque péripétie se termine par une morale inspirée par les événements. Francis Malka utilise même les pouvoirs du cordonnier pour séduire le lecteur de la première à la dernière page. LQ